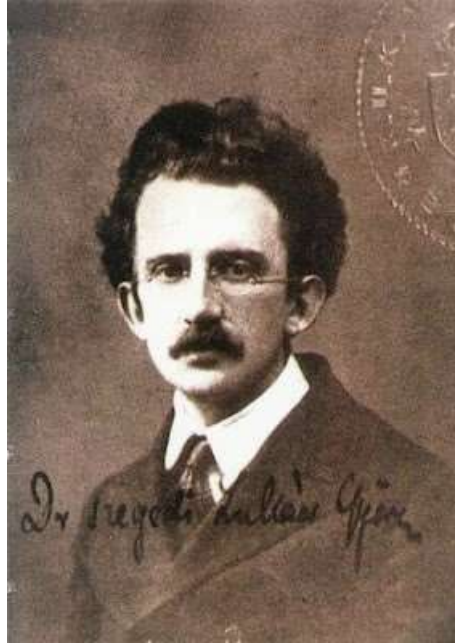


Georg von Lukács



*Les intellectuels
allemands et la guerre.*

1915

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Version corrigée mise en ligne le 25 janvier 2023



Ce texte est la traduction du manuscrit d'un article inachevé de Georg Lukács, *Die deutschen Intellektuellen und der Krieg* (1915) initialement destiné au périodique *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik* [Archives de science sociale et politique sociale] :¹ Dans une lettre adressée à Paul Ernst le 2 août 1915,

Lukacs évoque ce projet, mais indique dans une lettre du 11 mars 1917 à Gustav Radbruch, qu'il est resté inachevé.²

Le manuscrit figurait parmi d'autres documents (1600 lettres, notes et des esquisses d'un livre sur Dostoïevski, première esthétique) dans une malle déposée par Lukács en novembre 1917 dans un coffre de la *Deutsche Bank* à Heidelberg, oubliée depuis, et retrouvée par hasard en 1973.



Il a été publié dans la revue *Text + Kritik*, Munich, Richard Boorberg Verlag, 1973, n°30/40, pp. 65-69



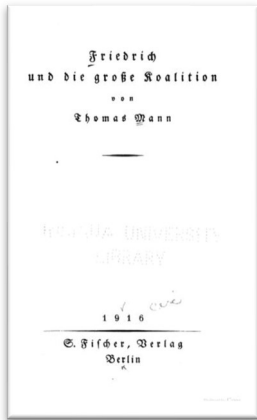
¹ Ce journal parut de 1904 à 1933. Ses premiers éditeurs furent Edgar Jaffé, (1866-1921) Werner Sombart (1863-1941) et Max Weber (1864-1920). NdT.

² In *Correspondance de jeunesse* (1908-1917), Paris, François Maspero, 1981, pp. 261 & 287. Paul Ernst (1866-1933), écrivain allemand. Gustav Radbruch (1878-1949) philosophe du droit. NdT.

Les intellectuels allemands et la guerre.

Les remarques qui suivent n'ont aucunement la prétention d'épuiser ce problème d'une manière quelconque et ne veulent de plus en aucune façon adopter une position normative. Seul le problème doit être soulevé ici ; ce qui est intellectuellement visé, c'est de placer le typique du comportement de l'intelligentsia allemande à l'égard de la guerre dans un contexte d'histoire des idées, et de le comprendre à partir de ce contexte. Pour délimiter le sujet, mentionnons d'avance que d'un côté, on ne recherche aucune exhaustivité (de toutes façons inatteignable aujourd'hui), que l'étude se limite à la classe de ce qu'on appelle les intellectuels et n'analyse *exclusivement*, là aussi, que leur prise de position *intellectuelle* à l'égard de la guerre, et aussi que celle-ci ne doit être que comprise, et pas jugée sur son bien-fondé ; les présupposés éthiques ne seront évoqués que dans la mesure où ils contribuent à la compréhension de ces attitudes ; en ce qui concerne *leurs conséquences purement éthiques* – pour des raisons qui n'ont guère besoin d'être explicitées – on ne pourra pas les aborder ici. L'ensemble des expériences vécues de l'intelligentsia allemande lors du déclenchement de la guerre peut sans doute le plus facilement être circonscrit ainsi : un enthousiasme spontané, très général, mais qui manque de tout contenu clair ou positif. Ce n'est pas la guerre qui est communément approuvée dans ce ressenti, et pas à plus forte raison cette guerre-là, tout spécialement ; on ne fixe pas de buts précis, clairement circonscrits, et donnant un sens à l'événement et une orientation au comportement : la vision générale de l'intelligentsia était et reste que la guerre a été imposée à

l'Allemagne, et que pendant la guerre, la seule chose importante c'est la guerre, c'est de « tenir bon » ; des objectifs, il serait encore trop tôt pour en parler. Toujours est-il que l'on peut, dans cet enthousiasme, mettre en lumière, même si ce n'est pas un contenu déterminé, pourtant une intensité d'orientation : le sentiment d'une respiration retrouvée, d'un affranchissement d'une situation – désormais – ressentie comme intenable. C'était comme si, semblait-il presque, ce n'était pas quelque chose de positif qui était approuvé dans la guerre, mais son existence, son altérité vis-à-vis de la latence qui



régnait jusqu'ici. « Ce qui enthousiasmait les allemands », écrit Thomas Mann « c'était la guerre en elle-même, en tant qu'épreuve, en tant que nécessité morale. »³ C'est ce changement de la réalité globale qui est saluée ici avec jubilation. On croit savoir que tout ce qui était communément admis jusqu'à maintenant avait cessé d'être valide ;

³ *Was die Deutschen begeisterte war der Krieg an sich selbst, als Heimsuchung, als sittliche Not.* La référence de l'édition allemande dit : *Friedrich und die große Koalition*, Berlin, S. Fischer, 1916, p. 15. En réalité, cette phrase n'est pas extraite de *Frédéric et la grande coalition*, mais d'un essai qui le précède dans l'édition allemande et intitulé *Gedanken im Kriege* [Pensées sur la guerre]. Ce même texte dit à la page précédente : **Krieg! Es war Reinigung, Befreiung, was wir empfanden, und eine ungeheure Hoffnung.** [La guerre ! c'était une purification, une libération que nous éprouvions, et une énorme espérance] De plus, le texte allemand ne dit pas *die Deutschen* [les allemands] mais *die Dichter* [les poètes]. Il existe bien dans le recueil de Thomas Mann *Être écrivain allemand à notre époque*, Trad. Denise Daun, Paris, Gallimard, 1996, pp. 239-243, un article intitulé « Réflexions sur la guerre » paru dans le quotidien *Frankfurter Zeitung* en août 1915, mais il s'agit d'un texte différent.

quelque chose d'inconcevable encore, quelque chose d'absolument nouveau doit arriver. Simmel écrit : « que



l'Allemagne dans laquelle nous sommes devenus ce que nous sommes s'est effondrée comme un rêve évanoui, et que nous, quelle que soit la fin des événements actuels, nous vivrons notre avenir dans une Allemagne différente de fond en comble. Personne ne s'engagera à déterminer positivement à quoi cela ressemblera en termes de forme et de

contenu ; mais peut-être est-ce précisément parce que nous ne savons pas le *comment*, mais seulement le *quoi*, que cette idée indifférenciée nous domine d'autant plus fortement, d'autant plus généralement : c'est une autre Allemagne que celle qui est entrée dans cette guerre qui en sortira. »⁴ Et pour être prêt à l'arrivée de ce « nouveau », il faut « changer de perspective » [umlernen] : il faut se débarrasser de tous les anciens préjugés, se projeter dans le nouveau, y participer : le nouveau contenu du nouveau monde va émerger de lui-même de la grande guerre, indiscuté et indéterminable à

⁴ Georg Simmel (1859-1918), *Deutschlands innere Wandlung*, [La transformation interne de l'Allemagne], Strasbourg, K.G. Trübner, 1914, p. 1. « Daß das Deutschland, in dem wir geworden sind, was wir sind, versunken ist wie ein ausgeträumter Traum, und daß wir, wie auch immer die jetzigen Ereignisse auslaufen mögen, unsere Zukunft auf dem Grund und Boden eines andren Deutschland erleben werden. Niemand wird positiv zu bestimmen unternehmen, wie dieses nach Formen und Inhalten aussehen wird; aber vielleicht gerade, weil wir das Wie nicht wissen, sondern nur das Daß, beherrscht uns um so stärker, um so allgemeiner diese sozusagen undifferenzierte Idee: ein anderes Deutschland, als das in diesen Krieg hineinging, wird aus ihm hervorgehen. »

l'avance. Ce nouveau ne possède malgré tout qu'une seule détermination : ce doit être une unité, l'abolition de toutes les différenciations qui nous divisent : Le mot du Kaiser : « Je ne connaît plus aucun parti, je ne connais que des allemands » va être repris par l'intelligentsia avec le plus grand enthousiasme, et va prendre de sa part une orientation bien définie : l'isolement de la culture et des porteurs de culture, que tous avant la guerre ressentaient comme si oppressant, doit disparaître, une communauté de tous doit naître. Ou plus précisément encore (et plus fortement encore en ce qui concerne la situation spéciale de l'intelligentsia) : l'individualisme exacerbé qui non seulement séparait l'intelligentsia en tant que couche sociale des autres groupes, mais aussi détachait et isolait chaque personnalité individuelle authentique de toutes les autres, doit cesser, doit faire place à une nouvelle communauté fraternelle. Le ciment de cette communauté pour la guerre est donné : c'est la camaraderie dans le danger vécu et surmonté en commun. Mais qu'elle doive aussi subsister après la guerre, cela semble – pour cette espérance – indubitable, même si on ne peut pas encore dire à partir de quoi cette communauté pourrait exister. (Je voudrais dans ce contexte exclure l'idéal politique d'une Grande Allemagne comme motif décisif de cet état d'esprit général, car je ne crois pas que cela fut déterminant pour l'intelligentsia allemande dans son ensemble ; une part non négligeable d'entre elle se tenait en effet et se tient encore beaucoup dans un rejet total à l'égard des présupposés et des attitudes conséquentes de ces groupes pour lesquels cet idéal, dès avant la guerre, était une ligne directrice ; sans vouloir se défaire des

sentiments et ressentis décrits plus haut, elle les approuvait même de la façon la plus intense.)

En ce qui concerne l'état de choses phénoménologique, deux faits pourraient être significatifs. Premièrement que cette attitude de l'intelligentsia allemande a très violemment surpris et indigné l'étranger,⁵ et deuxièmement que même en Allemagne, on a le sentiment qu'il s'agit là d'un ressenti qu'un non-allemand ne peut pas du tout comprendre, et même dont on ne peut pas du tout exiger ou attendre de lui la compréhension ; il ne s'agit donc absolument pas d'un sentiment patriotique, mais d'une expérience vécue indicible, presque religieuse, dont la compréhension doit pour toujours rester refusée à l'étranger.

Les faits fondamentaux sont donc donnés, à partir desquels nous devons essayer – sans adopter d'une manière ou d'une autre une position normative – de comprendre cette attitude dans son conditionnement par l'histoire des idées et la sociologie, et dans son point de vue.

Nous devons commencer par des éliminations. Des voix se sont élevées qui veulent mettre en évidence un rapport spécifique de la germanité à la guerre en général et à son nouveau type d'héroïsme qui s'est révélé dans cette guerre de manière aussi riche et prépondérante. La première partie de cette affirmation a été soulevée tout

⁵ On peut trouver une partie du matériau surabondant sur ce sujet dans l'essai d'Eduard Bernstein (1850-1932) : *Die Internationale der Arbeiterklasse und der europäische Krieg* [L'internationale de la classe ouvrière et la guerre européenne.] Archiv. 2. XI p. 267ss. Et dans G.F. Steffere Ponel : *Krieg und Kultur* [Guerre et civilisation], Jena, E. Diederichs, 1915.

particulièrement à l'étranger, sous une forme plus ou moins haineuse. Je ne vois pas, pour autant que je puisse évaluer la situation, la moindre preuve de son exactitude. Évidemment, il y a eu en Allemagne aussi (et aussi dans la « classe » des intellectuels), des gens et des types qui non seulement ont constamment mentionné l'inévitabilité de la guerre, mais qui l'ont aussi approuvée et désirée du plus profond d'eux-mêmes. Mais je ne vois pas, non seulement dans leurs contenus, ni non plus dans leur mode d'argumentation, ce qui distinguerait d'une manière quelconque leurs sentiments de ces aspirations analogues qui existaient dans chaque pays. Plus intéressant et plus significatif est l'autre problème : la genèse d'un nouvel héroïsme ; on s'interroge déjà s'il s'agit là d'un phénomène qui pourrait être défini comme spécifiquement allemand, qui ferait donc avancer de manière essentielle la clarification de la situation décrite ci-dessus. Il est assurément aujourd'hui encore très difficile, et même presque impossible de décrire en détail le type de héros qu'a révélé cette guerre.

Mais les plus essentielles de ses caractéristiques à souligner me paraissent être les suivantes : le héros de cette guerre est anonyme. Dans l'accomplissement le plus simple, le plus factuel et le plus modeste, il fait ce qui se présente à chaque heure, sans penser si sa prestation, dans son évaluation objective, est quelque chose de décisif ou d'épisodique ; sans s'interroger en général si par cet acte, même si c'est au prix de la mort, sa personnalité sera auréolée de l'éclat de la gloire. Non seulement la masse énorme des combattants, mais aussi le mode de conduite moderne de la guerre rendent nécessaire que – avec quelques exceptions du côté des dirigeants qui, à nouveau

pour la même raison, appartiennent de moins en moins à la catégorie des héros – l'héroïsme se détache totalement de la gloire et du désir de gloire. Cette désobjectivation [Versachlichung] va encore plus loin : le courage n'est plus, pour ce type de héros, la catégorie absolument déterminante, mais seulement une condition préalable incontournable. La discipline avec laquelle a commencé le classement de l'héroïsme individuel comme nombre dans un ensemble en est elle-aussi la condition : c'est sur la base de la discipline, de l'abandon total de toute personnalité, qu'est exigée une compétence – typologique et personnelle – hautement différenciée, une aptitude à l'intervention, une capacité à envisager et à apprécier des situations totalement nouvelles, afin que le courage héroïque puisse se transposer en actions. Il y a des vertus (au sens psychologique) dans une certaine mesure plus primitives, moins européennes, les vertus des guerres indiennes contre lesquelles les soldats européens se sont autrefois violemment pulvérisés à savoir la ruse, la capacité d'adaptation, la persévérance froide, le refoulement des instincts spontanément dominants, de la précipitation, avec une disponibilité constante, si c'est nécessaire, au mépris de tout éclat héroïque, qui deviennent ici déterminantes. La pauvreté comme conséquence psychique du service obligatoire dans une armée de masse, le fait d'être un héros ne sont alors plus considérés comme un état exceptionnel calculable d'une façon quelconque : dans cette guerre, chaque soldat (à son propre avis) est un héros, et chaque homme physiquement apte au service est un soldat. C'est par là que s'accroît la simplicité née de la désobjectivation, et l'absence – voulue – d'éclat de ce type. Mais comme l'héroïsme

repose tellement d'un bout à l'autre sur des prestations impersonnelles dont la technique doit toujours être comprise, même si elle n'est pas toujours à imiter, cela fait revivre dans cette guerre l'appréciation authentique et vivante des prestations de l'ennemi, et avec elles de sa personnalité : la chevalerie. Il y a un antagonisme clair et froid, pour l'essentiel sans haine, chez les combattants, antagonisme qui vise l'anéantissement de l'ennemi, mais qui, au plus profond, ne lui est pas viscéralement hostile. Un antagonisme cependant qui non seulement n'exclut pas que l'ennemi vaincu, dès l'instant de sa défaite, ne soit plus considéré comme ennemi, mais qui aussi rend possible une camaraderie très large, sportive et chevaleresque, dans les trêves entre les camps ennemis.⁶ Il est caractéristique de cet état d'esprit que ces rapprochements aient été si fréquents qu'ils ont dû être interdit par les états-majors.

Ce type d'héroïsme n'est cependant rien de véritablement nouveau ; ni non plus quelque chose de né en Allemagne. Cet état d'esprit chevaleresque à l'égard de l'ennemi, nous le trouvons très fréquemment, justement dans les temps primitifs. Il semble que cette guerre, tout comme elle tend dans sa forme prise isolément vers une guerre tout à fait primitive d'anéantissement, amène psychiquement un rapprochement de l'âge de la chevalerie. Je cite une réplique tirée d'*Amadis*⁷ où ce sentiment s'exprime très

⁶ Lukács fait ici vraisemblablement allusion aux fraternisations qui ont marqué Noël 1914 : rencontres de soldats dans le no man's land, échanges de cadeaux, matches de football. NdT.

⁷ *Amadis de Gaule*, roman de chevalerie espagnol de Garci Rodríguez de Montalvo, publié à Saragosse en 1508, adapté en français par Nicolas Herberay des Essarts, et publié à Paris en 1540. Livres I à IV, Albi, Passage du Nord-Ouest, 2008, Livre V, Paris, Garnier, 2010. NdT

clairement : le roi d'Irlande, qui a mortellement blessé Amadis, dit à son adversaire : « Je n'y regret de finir par la vaillance de si gentil chevalier que tu es : mais de bon cœur je te pardonne. Biens te prie de continuer pru d'homme et avoir mémoire de roy. » Quand Amadis entendit cela « il fut tres desplaisant de sa mort, encore qu'il scent assumert, que s'ilent le meilleur du combat, il lui eust fait pie ». Même si les formes sont devenues plus simples, moins courtoises et délicates, il semble qu'un état d'esprit analogue se dégage de très nombreuses descriptions. Mais les traits essentiels nouveaux, la simplicité, la désobjectivation, la subordination totale de la personnalité, nonobstant toute initiative personnelle, la suppression de tout héroïsme décoratif existent aussi déjà depuis longtemps. Je ne veux pas ici me référer aux héros terroristes de la grande révolution russe.⁸ Ceux-ci avaient pour toutes ces qualités une emphase d'un genre tout à fait autre : celle d'un objectif défini et approuvé, tandis que pour le type que nous étudions, ce qui est décisif, c'est qu'on ne s'interroge pas du tout sur le but et sur une justification, mais seulement sur la tâche qu'il faut accomplir. Ce type me paraît être un phénomène psychique nécessaire qui accompagne la technique moderne de guerre : celle-ci n'est applicable que là où il y a cet homme (ne nous interrogeons pas ici sur les causes et les conséquences.) Cela était déjà présent dans l'armée

⁸ Ce texte date de 1915. Il ne s'agit donc pas de la révolution d'Octobre 1917, mais de celle de 1905, où agit l'organisation de combat du Parti socialiste révolutionnaire, (la « Brigade terroriste ») avec Boris Savinkov. NdT.

japonaise de la guerre russo-japonaise ⁹ et s'est manifesté le plus fortement dans les armées coloniales d'Angleterre. La force qui formait ce type et qui s'est manifestée là était en effet si importante qu'elle a déjà atteint – ce qui présuppose toujours une longue évolution – une haute expression littéraire : les vers et les nouvelles de Kipling. ¹⁰ Pour celui qui connaît les deux volumes de *Puck of Pooks Hill* (1906) et *Rewards and Fairies* ¹¹ et [pense] de ce fait aux figures du noble saxon et du chevalier normand qui renoncent à tout pour l'Angleterre, et accomplissent simplement leur devoir sur un point infime, aux jeunes commandants du Pays de Galles qui doivent protéger l'Angleterre des pays de nord, aux nobles qui périssent sans gloire en combattant les espagnols comme pirates, cette affinité sera tout de suite évidente. Elle va encore être techniquement mise en avant du fait que les grands personnages historiques, qui sont clairement les instigateurs intellectuels, doivent artistiquement passer à l'arrière-plan face à ces héros anonymes. Il s'agit là d'un courage spontané, d'une résolution avec lesquels on peut compter d'avance, comme quelque chose de connu, du courage – comme on peut le lire dans le journal de guerre d'un poète hongrois – des hommes du Titanic et de l'expédition de Scott. ¹² Cet

⁹ La guerre russo-japonaise s'est déroulée du 8 février 1904 au 5 septembre 1905. Le Japon, qui s'opposait à la prise de contrôle de la Mandchourie par la Russie, y a été victorieux. NdT.

¹⁰ Rudyard Kipling (1865-1936). NdT.

¹¹ *Puck, lutin de la colline, le retour de Puck*, trad. J. Valette in *Puck, lutin de la colline et autres récits*, Paris, Robert Laffont Bouquins 2020.

¹² Allusion au naufrage du *Titanic* (le 15 avril 1912, qui fit environ 1500 victimes, dont 75 % des membres de l'équipage et 82 % des passagers masculins), et à l'expédition du *Terra Nova* en antarctique (1911-1913) dirigée par Robert Falcon Scott, qui y trouva la mort avec 4 de

héroïsme est international. Le fait qu'il soit apparu avec le plus de puissance en Angleterre me semble renvoyer à la possibilité de la forme de Kipling, au contraire du bégayement informe avec lequel les écrivains d'autres pays, y compris l'Allemagne tentent d'exprimer ces expériences vécues et ces bévues.¹³

Si donc le nouvel héroïsme était la chose déterminante, il faudrait alors que la position isolée et incomprise des allemands soit quelque chose de complètement infondé, reposant sur un simple malentendu entre les nations.

[1915]



ses compagnons, après avoir atteint le Pôle Sud... quelques semaines après Roald Amundsen. NdT.

¹³ À partir de tout cela, il me semble que les bases en psychologie des peuples de l'écrit de Werner Sombart (1863-1941, sociologue et économiste) *Händler und Helden. Patriotische Besinnungen*. [commerçants et héros, réflexions patriotiques] Munich/Leipzig, Duncker & Humblot, 1915, qui est fondé sur cette opposition anglais-allemand ont cependant un caractère généralisateur problématique. Sur la psychologie des combattants : Erich Everth (1878-1934, journaliste) *Von der Seele des Soldaten im Felde. Bemerkungen eines Kriegsteilnehmers*, [De l'âme du soldat sur le champ de bataille, remarques d'un combattant] Iéna, Diederichs, 1915, et l'essai de Wilhelm Auguste Messer (1867-1937, philosophe et psychologue) *Preußische Jahrbücher* [Annales prussiennes, mensuel culturel et politique de tendance national-libérale], février 1915.